

# ACADÉMIE DE VILLEFRANCHE ET DU BEAUJOLAIS

## LA LETTRE DE L'ACADÉMIE N°85

Société des Sciences Arts et Lettres  
Membre de la conférence nationale des académies

Octobre 2021

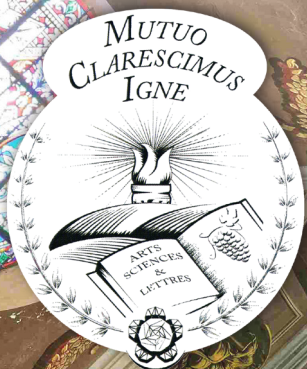


Photo Jean-Jacques Duval

Plafond de la chapelle de l'Hôtel-Dieu  
de Villefranche

Les publications de l'Académie sont réalisées avec l'aide de la Ville de Villefranche



## PANORAMA DES CONFÉRENCES DE L'ACADÉMIE

**Les conférences publiques** ont lieu à l'Auditorium de Villefranche.

Elles sont gratuites pour nos adhérents

Chaque séance coûte 5 euros aux non-adhérents

Pass sanitaire demandé

**Samedi 6 novembre 2021 à 19h**

Ludwig van Beethoven : une révolution musicale

par **Maurice Musso**

**Samedi 13 novembre 2021 à 16h**

Tous les goûts sont-ils dans la nature ?

par **Michel Guérin**

**Samedi 11 décembre 2021 à 16h**

L'école lyonnaise de peinture : Le temps de la peinture à Lyon au XIX<sup>e</sup> siècle

par **Sylvie Carlier**

**Samedi 8 janvier 2022 à 16h**

De Mâcon à Villefranche, les vignes de l'abbaye de Cluny au Moyen-Age

par **Edward Steeves**

**Les communications privées** du mercredi 17 heures à l'Académie,

sauf celle du 16 mars 2022 à Trévoux.

Elles sont ouvertes à tous nos adhérents.

**Mercredi 17 novembre 2021**

Les laiteries en Beaujolais jusqu'aux années 1970

par **Jean-Louis Bellaton**

**Mercredi 15 décembre 2021**

Problèmes soulevés dans le monde par les épidémies

par **André Pernod**

**Mercredi 12 janvier 2022**

La vie de la forêt en Beaujolais

par **Daniel Mathieu**

**Mercredi 16 février 2022**

Révélation de la vente en 1525 d'un moulin canonial de Beaujeu pour participer

à la rançon de François 1<sup>er</sup>

par **André Augendre**

## ASSEMBLÉES GÉNÉRALES EXTRORDINAIRE ET ORDI- NAIRE DU 17 SEPTEMBRE 2021

Le 17 septembre dernier se sont tenues au 210 boulevard Vermorel, d'une part l'assemblée générale extraordinaire modifiant les statuts sur 3 points : le 1<sup>er</sup> instituant le vote à tous les associés, conformément aux règles édictées par le Conseil d'Etat pour les associations d'utilité publique, ; le 2<sup>ème</sup> en substituant le terme « Comité » qui n'émet que des avis à « Conseil d'administration » qui lui est décisionnel; le 3<sup>ème</sup> est la création de 2 collèges, celui des titulaires avec 12 membres et celui des associés avec 3 membres .

D'autre part, l'assemblée générale ordinaire au cours de laquelle ont été présentés et adoptés les rapports moral, financiers, d'activité de l'année 2020 dont vous trouverez les textes dans le Bulletin annuel prochain. A l'issue de cette assemblée générale ordinaire, ont été élus les membres des deux collèges, titulaires et associés :

### Collège des Titulaires

Lucien Béatrix  
Henri Burnichon  
Jean-Pierre Chantin  
Daniel Chérasse  
Monique Fraisse  
Marc Gallavardin  
Janine Meaudre  
Jean Picard  
André Pernod  
Pierre Prunet  
Maurice Saulnier  
Ghislaine Spica

### Collège des Associés

Ginette Dufour  
Bertrand Lamure  
Daniel Paccoud



Institut Vermorel - 210 en Beaujolais  
Photo L. Peyron

## ÉLECTIONS DES MEMBRES DU BUREAU

Président : Pierre PRUNET  
Vice-président : Jean PICARD  
Secrétaire : Ghislaine SPICA  
Trésorier : Daniel PACCOD

## 80<sup>ÈME</sup> SALON DU GROUPEMENT DES ARTISTES BEAUJOLAIS



A l'occasion de la 80<sup>ème</sup> exposition du GAB, le jury de l'Académie a décerné son prix à Alain ROY pour le tableau nommé "Sous-bois".

Dans ce sous-bois inondé de lumière, un regard attentif nous fait découvrir une fresque animalière insoupçonnée qu'une figure féminine, le doigt sur la bouche semble nous inviter au silence pour admirer. On pense à une grotte ornée telle Chauvet.



## LES FOUILLES DU PROMENOIR À VILLEFRANCHE

Commencé en février 2021, le chantier de construction du parking souterrain qui constitue la première tranche de l'aménagement de la Place de la Libération, plus communément appelée par les habitants de Villefranche Le Promenoir, est interrompu au printemps après la découverte de nombreuses sépultures. En cela rien d'étonnant puisque à cet emplacement se trouvait le principal cimetière de la ville depuis sa création jusqu'à la veille de la Révolution. Il voisinait avec que un bourg primitif groupé autour d'une imposante tour de Péage et d'une église dédiée à Sainte Madeleine, qui précédèrent le développement de la future Ville Franche en direction du Nord.

Suite à cette découverte, une campagne de fouille est conduite jusqu'à la fin de l'été par l'INRAP, service régional d'archéologie préventive, sous la direction de l'archéologue Yves Gleize. Neuf sondages sont réalisés qui révèlent la présence de nombreuses sépultures que l'on estime à près de 8000.

Le rapport de fouille laisse apparaître, outre de nombreuses informations concernant l'évolution des pratiques funéraires, deux éléments particulièrement intéressants pour la connaissance de l'histoire de la ville :

- Une trentaine d'éléments en silex taillés ont été découverts, datés du Moustérien et du Mésolithique final. Yves Gleize précise : *"Bien qu'il s'agisse de pièces en positions secondaires, leur présence au sein du site signale la proximité d'aires de taille de silex ainsi que celles de consommation"*.

- La datation radiocarbone opérée sur les ossements les plus profondément enfouis ont permis de préciser que les premières inhumations ont commencé autour de 1050. Cette information confirme ainsi la tradition rapportée par les premiers historiens de la ville concernant l'existence d'une bourgade primitive ayant précédé la création de Villefranche par les seigneurs de Beaujeu dans la première moitié du 12<sup>ème</sup> siècle. Cette date coïncide également avec la signature, en 1064 -1065, de l'accord entre Guichard de Limas et Humbert II de Beaujeu qui, on ne sait dans quelles circonstances, prive les descendants de Guichard de tout héritage. On retrouve ainsi, quelques années plus tard, la seigneurie de Limas et son vaste domaine, qui s'étend de la Saône jusqu'à Oully, dans les possessions des Beaujeu, et sur lequel ils créeront une ville nouvelle.



Vue du niveau supérieur de sépulture du sondage 4 avec l'inhumation simultanée à gauche (au sud), clichés : A. Jusselle, G. El Haibe, Inrap.

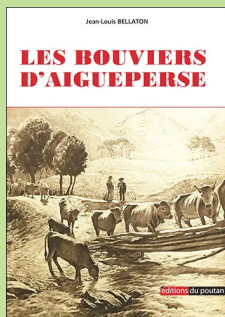


Industrie lithique attribuée au Paléolithique moyen : n° 1 éclat cortical utilisé, n° 2 nucléus unipolaire plat de facture « Levallois », Clichés :S. Saintot, Inrap



Les fouilles du Promenoir, photo Louis Peyron

## LES ACADÉMICIENS ONT PUBLIÉ



**Jean-Louis BELLATON** *Les bouviers d'Aigueperse*

Roman - Editions du Poutan

Dans ce voyage initiatique, Jean-Louis Bellaton nous présente une autre facette de son monde perdu : le Beaujolais rural d'avant 1914.

**Philippe BRANCHE** *La Vengeance de Guichard de Beaujeu dans Garin le Lorrain - chanson de geste du XII<sup>e</sup> siècle* - Editions du Poutan

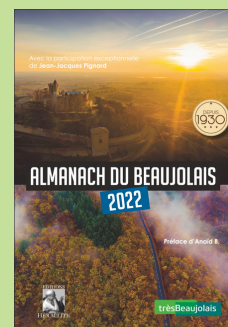
La lutte de Guichard de Beaujeu contre ses voisins de Mâcon, d'Anse ou de Lyon dans la Geste des Lorrains, et une petite anthologie de la poésie courtoise en Beaujolais.



**Jean PICARD** *Adrienne Picard 1890-1963 Céramiste*

La vie et l'œuvre d'Adrienne Picard, céramiste. Cette artiste reconnue dont les œuvres marquantes dans l'histoire du style Art-Déco à été élue "Femme Remarquable" parmi celles du Roannais en 2021.

*Almanach du Beaujolais 2022* - Editions Héraclite, Ouvrage collectif avec la participation de Philippe Branche, Jean-Pierre Chantin, Jean-Jacques Pignard et Bruno Rousseau

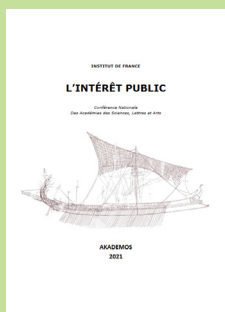


*Actes du Colloque de Paris des 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2021 sur le thème de L'intérêt Public*, Conférence Nationale des Académies des Sciences, Lettres et Arts, sous l'égide de l'Institut de France.

Ouvrage collectif avec la participation de Jean-Jacques Pignard.

**Jean-Baptiste Martin** (éd.), *Trésor des fables d'Auvergne-Rhône-Alpes*, Édition bilingue (francoprovençal ou occitan / français), éditions EMCC et La Salévienne.

Participation de Claude Michel (voir page suivante).



## LES CONFÉRENCES DE L'ASSOCIATION CLAUDE BERNARD

Les conférences du vendredi ont lieu une fois par mois, de 15 h à 17 h, dans la salle de conférence du musée Claude Bernard de Saint Julien sous Montmélans

- 19 novembre 2021 : " Histoire du microscope et de la micro biologie, histoire de l'alchimie "
- 10 décembre 2021 : " Tailleurs de pierres en Beaujolais, bestiaire médiéval "
- 21 janvier 2022 : " Histoire de l'Hôpital du Perron (Pierre Bénite) "

# EN MARGE DU 400<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LA FONTAINE, LES FABLES REVISITÉES PAR NOS AUTEURS LOCAUX, DANS LEUR LANGUE

En ce quatre centième anniversaire de la naissance de La Fontaine, on a beaucoup parlé de ceux qui l'ont inspiré : Ésope et Phèdre pour l'Antiquité, Faërne pour l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle, les auteurs orientaux nouvellement connus en France au XVII<sup>e</sup> siècle, comme l'indien Pilpay, qu'on appelle aujourd'hui Bidpaï, et des auteurs persans. Les Ysopets du Moyen Âge, qui comportent des dizaines de fables reprises par La Fontaine, lui étaient inconnus, mais ces œuvres ont pu lui parvenir par tradition orale.

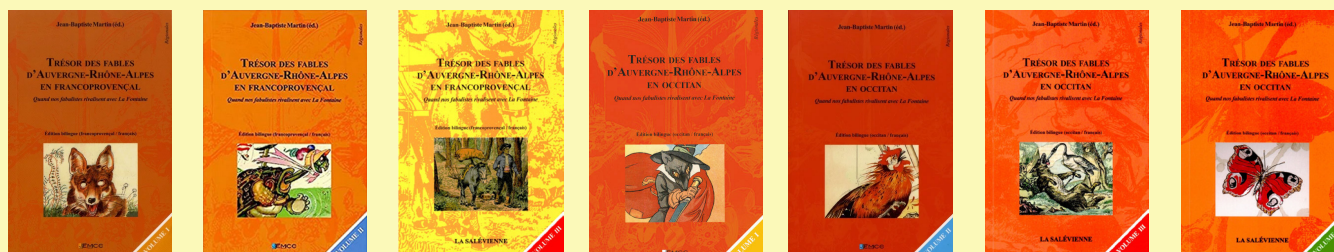
Si notre fabuliste a eu de célèbres devanciers, il a eu également une riche postérité, car le genre de la fable a été cultivé à toutes les époques : Benserade, Fénelon et Florian au XVIII<sup>e</sup> siècle, Marceline Desbordes-Valmore, Madame de Genlis au XIX<sup>e</sup> siècle, Anouilh et Franc Nohain au XX<sup>e</sup> pour ne citer que les plus connus.

Mais en France, de nombreuses fables ont été écrites dans les langues vernaculaires, et Jean-Baptiste MARTIN a eu l'heureuse idée de s'intéresser aux auteurs de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Un recensement général l'a rapidement obligé à faire un choix parmi cette moisson, car les auteurs, pour la plupart inconnus du grand public, ont été légion. Ce travail collectif a donné naissance à une série de 7 livres : *Trésor des Fables d'Auvergne-Rhône-Alpes*<sup>1</sup>, 3 volumes en langue francoprovençale, qui représentent 178 fables (plus de 730 pages) et 4 en occitan, rassemblant 174 fables (plus de 1080 pages) !

On y trouve évidemment des imitations de fables de La Fontaine, parfois en grand nombre pour les plus célèbres, car les auteurs, comme tous les écoliers français jusqu'aux années 1960, avaient appris une bonne vingtaine de fables de La Fontaine au cours de leur scolarité. Ainsi, on compte 14 œuvres inspirées de « La Cigale et la Fourmi » en francoprovençal, 11 en occitan, « Le Corbeau et le Renard » connaît 15 versions francoprovençales et 13 versions occitanes. Il ne s'agit pas de simples traductions de La Fontaine. Le plus souvent, les auteurs tirent de leur fable une moralité différente de celle de La Fontaine. D'autres imaginent des suites à la fable de La Fontaine qui permet de voir une autre facette de la leçon à tirer : ainsi, « La Cigale et la Fourmi » donne le beau rôle tantôt à la cigale, tantôt à la fourmi, suivant la sensibilité de l'auteur. Certains imaginent une suite à cette fable, mettant en scène une abeille généreuse qui explique par l'exemple à une pauvre fourmi les bienfaits de la charité.

Ailleurs, on trouve une version de la fable « Le Meunier, son Fils et l'Âne », fable d'un italien que La Fontaine a connue par les auteurs français du XVII<sup>e</sup> siècle. Or, celle que nous lisons dans les *Moqueries savoyardes* est datée de 1603, donc antérieure à celle qui a pu inspirer La Fontaine.

D'autres fables sont originales. Le dernier volume consacré à chaque langue est composé de fables inspirées par d'autres auteurs que La Fontaine, français ou étrangers, ou inventées par les auteurs, qui montrent ici un réel talent littéraire. La fable a toujours été une source féconde d'inspiration et elle permet ici aux lecteurs d'aujourd'hui d'apprécier la maîtrise littéraire et linguistique de ces écrivains qui montrent, pour beaucoup, de réels talents poétiques.



Dans la série francoprovençale, qui représente les départements de l'ancienne région Rhône-Alpes et Genève, le Beaujolais n'est pas oublié. Il est représenté par Émile Desroches, de Saint-Bonnet-des-Bruyères, Lucien Lacroix de Ranchal et Jacques-Melchior Villefranche qui publie une fable en patois de Villié-Morgon. La série occitane comprend les parties occitanes de Rhône-Alpes et les départements de l'ancienne région Auvergne.

Une lecture attrayante, renouvelant l'image qu'on a de La Fontaine, vu des bancs de l'école.

CLAUDE MICHEL Académicien titulaire

<sup>1</sup> Jean-Baptiste Martin (éd.), *Trésor des fables d'Auvergne-Rhône-Alpes*, Édition bilingue (francoprovençal ou occitan / français), éditions EMCC pour les 2 premiers volumes de chaque langue, La Salévienne pour le dernier volume en francoprovençal et les 2 derniers en occitan. Distribués par LA SALEVIENNE, 4, ancienne route d'Annecy, 74160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS. Tél. : 04 85 46 29 10. Site internet : <https://www.la-salevienne.org>

## RAPPROCHEMENTS

### « L'HOMÈRE DES INSECTES » ET LE FABULISTE

La période de confinement imposé ou consenti favorise « les grappillages » culturels. J'ai regardé une émission de télévision présentant la maison de Jean-Henri Fabre (1823-1915) à Sérignan-du-Comtat dans le Vaucluse.

Il a fréquenté l'École normale d'Avignon et a débuté comme instituteur primaire au collège de Carpentras avant de préparer, seul, son diplôme de bachelier puis ses licences de physique et de mathématiques qui l'amèneront à être nommé au lycée d'Ajaccio. En 1853, il est muté au lycée d'Avignon ; en 1854, il obtient sa licence de sciences naturelles et en 1855, son doctorat pour lequel il présente deux thèses. J'ai retrouvé dans ma bibliothèque *Souvenirs d'un entomologiste*, ouvrage publié en 1955 par le Club français du livre avec une très remarquable préface de Jean Rostand. Il est composé d'extraits choisis parmi les 10 volumes des *Souvenirs entomologiques* de Fabre. On peut y découvrir les préludes et la parodie du scorpion languedocien ou se passionner pour la mante religieuse, son nid, sa chasse, ses amours, en étant admiratif pour les méthodes d'observation patientes et persévérantes de celui que Victor Hugo surnommait « l'Homère des insectes ».

Un chapitre de quelques pages est intitulé *La fable de la Cigale et de la Fourmi*. En voici quelques passages :

« La renommée se fait surtout avec des légendes ; le conte a le pas sur l'histoire dans le domaine de l'animal comme dans le domaine de l'homme... »

... Et par exemple, qui ne connaît, au moins de nom, la Cigale ? Où trouver, dans le monde entomologique, une renommée pareille à la sienne ? Sa réputation de chanteuse passionnée, imprévoyante de l'avenir, a servi de thème à nos premiers exercices de mémoire. En de petits vers, aisément appris, on nous la montre fort dépourvue quand la bise fut venue et courant crier famine chez la Fourmi, sa voisine. Mal accueillie, l'emprunteuse reçoit une réponse... cause principale du renom de la bête :

*Vous chantiez ! J'en suis fort aise.*

*Eh bien, dansez maintenant ».*



Fabre développe quelques remarques : peu de gens (hormis les Méridionaux) connaissent le chant de la Cigale, cantonnée dans la région de l'olivier. L'entomologiste dénonce un non-sens : la Cigale souffre de la faim quand viennent les froids, bien qu'il n'y ait plus de Cigales en hiver ; elle ne demande pas l'aumône de quelques grains de blé, nourriture incompatible avec son délicat suçoir ; elle ne fait pas la quête de mouches et de vermisseaux, elle qui n'en mange jamais.



Fabre s'interroge : « A qui revient la responsabilité de ces étranges erreurs ? La Fontaine, qui nous charme dans la plupart de ses fables par une exquise finesse d'observation, est ici bien mal inspiré. Il connaît à fond ses premiers sujets, le Renard, le Loup, le Chat, le Bouc, le Corbeau, le Rat, la Belette et tant d'autres... Ce sont des personnages du pays, des voisins, des commensaux. Leur vie publique et privée se passe sous nos yeux ; mais la Cigale est étrangère là où gambade Jeannot Lapin ; La Fontaine ne l'a jamais entendue, ne l'a jamais vue. Pour lui la fameuse chanteuse est certainement une sauterelle... »

... La vérité rejette comme invention insensée ce que nous dit le fabuliste. Qu'il y ait parfois des relations entre la Cigale et la Fourmi, rien de plus certain ; seulement ces relations sont l'inverse de ce qu'on nous raconte. Elles ne viennent pas de l'initiative de la première, qui n'a jamais besoin du secours d'autrui pour vivre ; elles viennent de la seconde, rapace exploiteuse, accaparant dans ses greniers toute chose comestible... tout au contraire, c'est la Fourmi qui, pressée par la disette implore la chanteuse. Que dis-je, implore ! Emprunter et rendre n'entrent pas dans les mœurs de la pillarde. Elle exploite la Cigale, effrontément la dévalise. Expliquons ce rapt, curieux point d'histoire

non encore connu.

En juillet, aux heures étouffantes de l'après-midi, lorsque la plèbe insecte, exténuée de soif, erre cherchant en vain à se désaltérer sur les fleurs fanées, taries, la Cigale se rit de la disette générale. Avec son rostre, fine vrille, elle met en perce une pièce de sa cave inépuisable. Etablie, toujours chantant, sur un rameau d'arbuste, elle fore l'écorce ferme et lisse que gonfle une sève mûrie par le soleil. Le suçoir ayant plongé par le trou de la bonde, délicieusement elle s'abreuve, immobile, recueillie, toute entière aux charmes du sirop et de la chanson.

Surveillons-là quelque temps. Nous assisterons peut-être à des misères inattendues. De nombreux assoiffés rôdent, en effet ; ils découvrent le puits que trahit un suintement sur la margelle. Ils accourent, d'abord avec quelque réserve, se bornant à lécher la liqueur extravasée. Je vois s'empressez autour de la piqûre melliflue des Guêpes, des Mouches, des Forficules, des Sphex, des Pompiles, des Cétoines, des Fourmis surtout.

Les plus petits, pour se rapprocher de la source, se glissent sous le ventre de la Cigale, qui, débonnaire, se hausse sur les pattes et laisse le passage libre aux importuns ; les plus grands, trépignant d'impatience, cueillent vite une lippée, se retirent, vont faire un tour sur les rameaux voisins, puis reviennent, plus entreprenants. Les convoitises s'exacerbent ; les réservés de tantôt deviennent turbulents agresseurs, disposés à chasser de la source le puisatier qui l'a fait jaillir.

En ce coup de bandits, les plus opiniâtres sont les Fourmis. J'en ai vu mordiller la Cigale au bout des pattes ; j'en ai surpris lui tirant le bout de l'aile, lui grim pant sur le dos, lui chatouillant l'antenne. Une audacieuse s'est permis, sous mes yeux, de lui saisir le suçoir, s'efforçant de l'extraire.

Ainsi tracassé par ces nains et à bout de patience, le géant finit par abandonner le puits. Il fuit en lançant aux détrousseurs un jet de son urine. Qu'importe à la Fourmi cette expression de souverain mépris ! Son but est atteint...  
...On le voit : la réalité intervertit à fond les rôles imaginés par la fable ».

Le comble pour Fabre, est que, lorsque la Cigale, épuisée par la vie, tombe de son arbre, les Fourmis dépècent son cadavre, le dissèquent, le cisaillent et le réduisent en miettes qui vont grossir les provisions amassées au cœur de la fourmilière. Et l'entomologiste conclut : « Après ce trait de cannibalisme, la preuve est faite des vraies relations entre les deux insectes ».

Bien qu'un peu désuète, la prose de Fabre, qui accumule les observations fines avec un usage abondant du point-virgule, n'est pas sans poésie. En bon connaisseur des insectes, il ne parvient pas à cacher son indignation de voir la Cigale calomniée et use de termes abusifs pour qualifier le comportement de la Fourmi : rapace exploiteuse, bandit, forban et même cannibale, termes qui traduisent un certain souci de moraliste teinté d'anthropomorphisme.

La Fontaine est un poète, qui n'a jamais prétendu jouer au Buffon, fait remarquer Henri Guillemin. Fabre, lui, est un savant qui a dénoncé une « fake news » qui a la vie dure.

La Fontaine a peut-être une excuse, il s'est inspiré du fabuliste grec d'Esopé (VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J-C) :

*De la Fourmi et de la Cigale*

La Fourmi faisait sécher son froment qui avait contracté quelque humidité pendant l'hiver. La Cigale mourant de faim, lui demanda quelques grains pour subvenir à sa nécessité dans la disette où elle se trouvait. La Fourmi lui répondit durement qu'elle devait songer à amasser pendant l'été pour avoir de quoi vivre pendant l'hiver. « Je suis point oisive durant l'été, répliqua la Cigale, je passe tout ce temps-là à chanter. – Oh bien, répartit la Fourmi, puisque cela est ainsi, je vous conseille de danser maintenant ; vous méritez bien de mourir de faim. »



LUCIEN BÉATRIX Académicien titulaire



# CLAUDE CHANA : DU BEAUJOLAIS À LA CALIFORNIE L'ÉTONNANT DESTIN D'UN TONNELIER DE VILLE-SUR-JARNIOUX



Statue de Claude Chana à Auburn, Californie (Hänsel und Gretel, Wikipédia)

Disons-le d'emblée : elle ne nous semble pas avoir une grande valeur artistique, cette statue. Mais elle n'est pas pour autant dépourvue d'intérêt. Érigée à Auburn (Californie), du genre monumental - elle mesure 12 mètres de haut -, elle est censée représenter un chercheur d'or français, Claude Chana, considéré là-bas comme le fondateur de la ville et, de façon plus générale, comme le père de l'arboriculture fruitière californienne. Kenneth Fox, le sculpteur, dentiste de son état, n'a pu compter pour la réaliser que sur sa seule imagination, son modèle étant mort un siècle plus tôt. Il n'avait donc probablement aucune idée de la physionomie de Claude Chana (1811-1882).

Cette statue n'est pas le seul hommage rendu au pionnier français par la petite ville californienne. On y trouve aussi une plaque, apposée par la société historique locale, qui rappelle le rôle qu'il a joué dans la fondation de la ville, dont il fut en quelque sorte le premier habitant.

Mais d'où vient-il exactement, ce Français ? Et par quel miracle peut-il se retrouver ainsi célébré, à des milliers de kilomètres de la mère patrie ?

Plusieurs historiens se sont penchés sur l'histoire de Claude Chana mais aucun n'a vraiment su trancher la question de sa région d'origine (c'est à cette question que le présent article tente de répondre). Selon les uns, Claude Chana est originaire de Rouen (« born in the Department of the Rouen » !) ; selon les autres, il vient de Bourgogne<sup>1</sup>. Mais l'état civil ne fournit pas les preuves attendues, soit qu'il n'ait pas été consulté du tout, soit qu'il ne l'ait pas été au bon endroit. Quant à l'orthographe de son nom, elle varie d'un document à l'autre : « Chana », « Chanas », « Chanat », voire « Chanon »<sup>2</sup>... ce qui ne facilite évidemment pas les recherches.

En France, le patronyme Chana se rencontre surtout dans la région lyonnaise, tout près de la Bourgogne donc. Des recherches, notamment aux Archives départementales du Rhône, ont permis de localiser un individu qui semble bien répondre au profil attendu : Claude Chana, né le 30 novembre 1811 à Ville-sur-Jarnioux, petite ville située dans le département du Rhône<sup>3</sup>. L'année de naissance correspond à celle qui figure sur la tombe du pionnier californien. Par ailleurs, le registre d'état civil indique qu'il est le fils d'un « bennier », c'est-à-dire d'un fabricant d'objets en bois tels que boisseaux, baquets, tonneaux... Or, selon un historien américain, c'est également la profession de Chana ; c'est en tout cas celle qu'il exerce à son arrivée sur le sol américain : tonnelier.

Les recherches ont donc permis de réunir un faisceau d'indices - date de naissance, profession, région d'origine, aire de répartition du patronyme, disparition apparente du « suspect » autour de 1836<sup>4</sup> - mais n'ont pas fourni de preuve formelle. Des coups de sonde répétés dans les listes de passagers de l'époque,

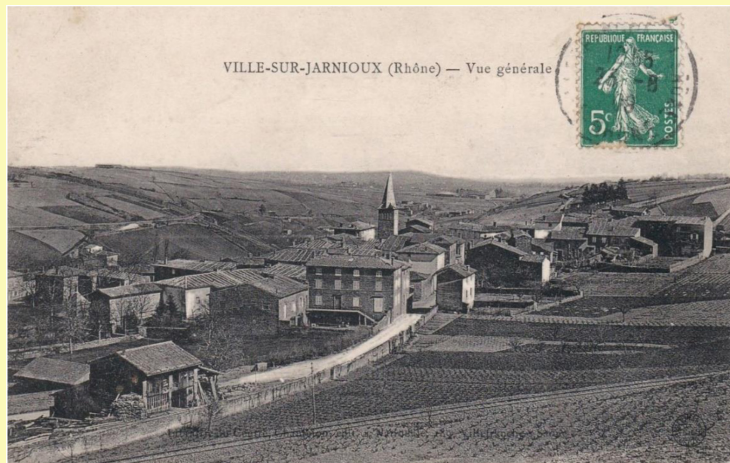
<sup>1</sup> Sacramento Daily Union, 25 mai 1882.

<sup>2</sup> Hubert Howe Bancroft, California Pioneer Register and Index, 1542-1848, 1884.

<sup>3</sup> Naissances (1811), Ville-sur-Jarnioux, Archives départementales du Rhône, 4 E 5506.

<sup>4</sup> C'est évidemment le point faible de cette démonstration. Il suffit qu'un généalogiste déniche l'acte de décès, en France, de ce même Claude Chana... et tout l'édifice s'écroule..

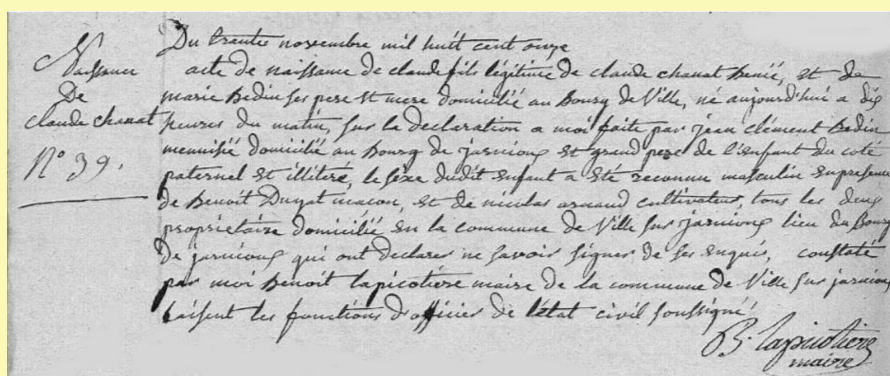
en partance du port du Havre, composées de milliers de documents, n'ont malheureusement pas permis de trouver une hypothétique carte d'embarquement. En revanche, le nom de Claude Chana figure bien dans une liste de voyageurs débarqués à La Nouvelle-Orléans. Il ne paraît donc pas extravagant d'explorer une piste qui semble plus que vraisemblable Né dans le département du Rhône, donc, Claude Chana est le fils de... Claude Chana (orthographié « Chanat ») et de Marie Bedin, domiciliés au bourg de Ville-sur-Jarnioux. Il est le 3<sup>ème</sup> enfant du couple mais loin d'être le dernier. Au total, la famille en compte 12 ! On ne sait rien de son enfance, si ce n'est que les Chana quittent le hameau de Ville pour celui de Jarnioux en 1825 (la commune se compose alors, pour l'essentiel, de ces deux villages).



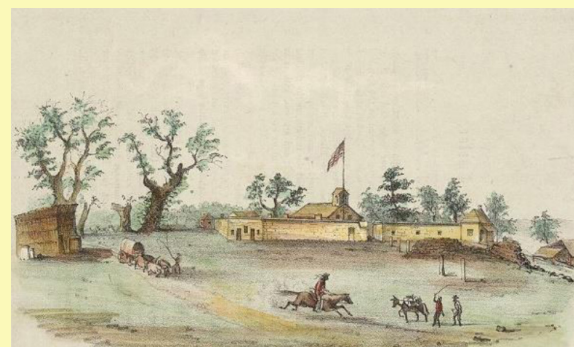
Ville-sur-Jarnioux vers 1900

En 1836, le premier recensement de population<sup>5</sup> indique que la famille Chana, 25 ans après sa naissance, habite toujours dans la commune mais lui, Claude Chana fils, n'est pas mentionné. Dès lors, d'ailleurs, son nom n'apparaît plus dans les registres, même lors du décès de ses parents (1861 et 1863). Cela renforce évidemment l'idée d'un départ de l'intéressé. Quant aux raisons qui auraient pu le pousser à quitter la région et le pays, il en est une qui vient spontanément à l'esprit : échapper à la misère. La famille Chana - rappelons-le - compte 14 bouches, qu'il faut nourrir.

Le 4 mars 1839, Claude Chana, en provenance du Havre à bord du Zotoff<sup>6</sup>, débarque à La Nouvelle-Orléans<sup>7</sup>, où il trouve à s'employer comme tonnelier<sup>8</sup>. En 1841, on le retrouve à 1500 km au nord, à Saint Joseph dans le Missouri - dont il est l'un des premiers colons. Cinq ans plus tard, il prend la route de la Californie, à 2700 km de là, se joignant à un convoi composé d'une foule d'émigrants - plus de 1000 personnes - et de 500 chariots tirés par une armée de bœufs. Le convoi traverse la rivière Missouri le 10 mai 1846. Ce n'est pas une entreprise sans risques : quelques mois plus tard, l'expédition d'un groupe de pionniers<sup>9</sup> coûte la vie à la moitié de ses 90 participants, morts de froid et de faim dans les montagnes de la Sierra Nevada.



Acte de naissance de Claude Chana à Ville-sur-Jarnioux le 30 novembre 1811 (AD du Rhône)



Fort Sutter (1849)

Mais Claude Chana réussit à atteindre la Californie, apparemment sans encombres, après un voyage de six mois. À son arrivée, en octobre 1846, il s'installe au nord de Sacramento, le long de la Bear River (la rivière de l'Ours), dans le ranch d'un Français, Théodore Sicard<sup>10</sup>, puis trouve à être embauché à la Nouvelle-Helvétie (ou fort Sutter), ainsi nommée par son propriétaire, un Suisse arrivé en Californie en 1839. La Nouvelle-Helvétie, domaine constitué par John Sutter le long du fleuve Sacramento, est immense : 25 000 hectares ; son cheptel se compose de 12 000 bovins, 15 000 moutons, 2000 chevaux<sup>11</sup>... Sutter emploie 1000 personnes, dont Claude Chana donc, qui, pendant sept mois, y exerce

5 Recensement de 1836, Ville-sur-Jarnioux, Archives départementales du Rhône, 6 M 5.

6 Le Zotoff compte 71 passagers, majoritairement en famille ou en couple. Claude Chana, lui, semble voyager seul.

7 The National Archives at Washington, D.C.

8 William Henry Chamberlain, History of Yuba County, 1879.

9 Il s'agit de l'expédition Donner (Donner Party, en anglais).

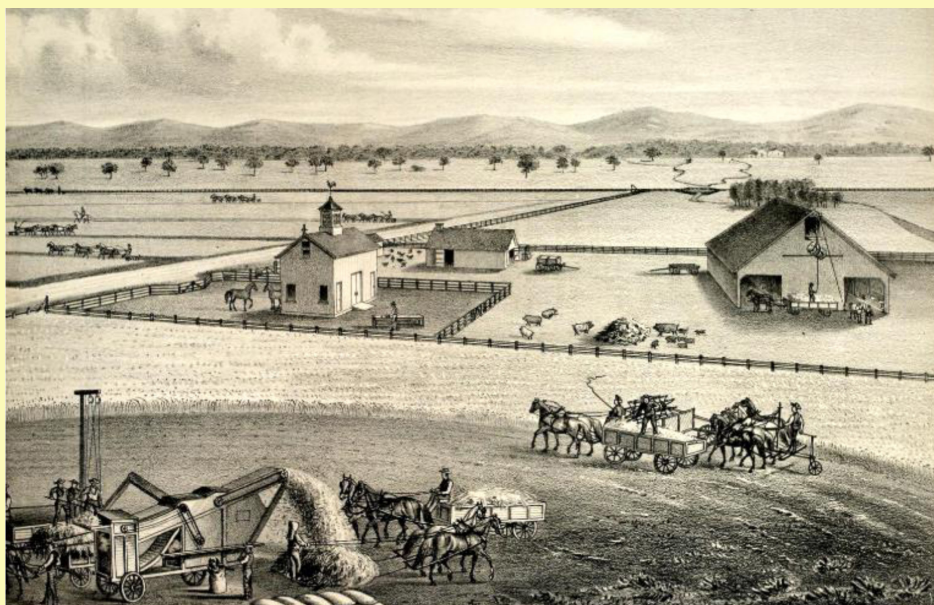
10 Il est un temps envisagé de donner son nom à la ville voisine de Marysville, qui se serait appelée « Sicardora » (Marijke RouxWesters).

11 Michel Le Bris, Quand la Californie était française, Le Pré aux Clercs, 1999.



San Francisco en 1851 (Library of Congress)

son métier de tonnelier, fabriquant des citernes, des tonneaux et des seaux pour tous les colons de la vallée. Le 24 janvier 1848<sup>12</sup> est une date particulière en Californie. Ce jour-là, un lundi, un nommé James W. Marshall, collègue et ami de Chana, lui aussi employé par John Sutter, retire de l'eau quelques pépites d'un métal brillant, près de la scierie de son patron. Ce métal brillant, c'est de l'or ! Le retentissement de cette découverte est énorme. Elle marque le début de la Ruée vers l'or en Californie, laquelle va attirer plus de 300 000 aventuriers, venus du monde entier, dont près de 30 000 Français. Claude Chana ne reste évidemment pas à l'écart de cette aventure. Au printemps de la même année, en compagnie d'un groupe de chercheurs d'or, composé de deux autres Français<sup>13</sup> et de vingt-cinq Indiens<sup>14</sup>, il prend la route des champs aurifères de Coloma, où son ami Marshall a trouvé de l'or quelques mois plus tôt. Sur son chemin, le groupe établit son campement près d'une rivière. C'est là, dans cette rivière, qu'il trouve à son tour, le



Un ranch près de la Bear River (illustration de History of Yuba County, 1879)

16 mai 1848, de l'or. C'est une première dans le comté de Placer. La nouvelle ne tarde évidemment pas à s'ébruiter et la première conséquence en est l'établissement d'une colonie permanente à cet endroit, où se trouve aujourd'hui la ville d'Auburn, au nord-est de Sacramento. Cet événement change évidemment le cours de son existence. En un an et demi, il gagne, grâce à son activité de chercheur d'or, 25 000 dollars, quand la plupart des mineurs doivent

12 Didier Latapie, La Fabuleuse Histoire de la ruée vers l'or (Californie - XIXe siècle), Privat, 2001.

13 Il s'agit de François Gendron et de Philibert Courteau.

14 Christopher A. Ward, Cemeteries of the Western Sierra, Arcadia Publishing, 2016.

se contenter de 15, 10 ou même 5 \$ par jour<sup>15</sup> À cette même époque, Chana, qui semble avoir le goût de l'entreprise, se lance également dans la viticulture et dans l'arboriculture fruitière. En 1849, il rachète, grâce à ses gains, le ranch de Sicard - ou s'élève une maison en adobe construite en 1844 -, et plante les premiers arbres fruitiers<sup>16</sup> de la région. Il récolte ses premières pêches en 1855, qu'il vend à raison de trois pour un dollar, participe à des expositions agricoles, remporte une médaille d'argent pour ses amandes en 1858. Manifestement, il a le sens des affaires et se montre actif et entreprenant, comme l'atteste cet avis publié par la presse locale dans lequel il annonce la construction d'un pont à péage sur la Bear River, sur la route menant d'Auburn à Marysville, péage dont il a bien sûr l'intention de s'octroyer la recette<sup>17</sup>. Au fil des années, il construit également un moulin, une batteuse à grain, une distillerie..., certains de ces équipements étant d'ailleurs emportés par les crues de la rivière. Il gagne sa vie en vendant du vin et du brandy. En 1860, sa propriété, le Johnson's Ranch, est estimée à 100 000 dollars. Il franchit un pas supplémentaire dans son intégration à la société américaine le 19 octobre 1865, en en obtenant la nationalité. Peut-être prend-il également la peine, comme certaines de ses connaissances, d'adhérer à la Marysville Pioneer Society ?

Mais le vent tourne. Au début de l'année 1875, ce même ranch, situé à cinq kilomètres au sud-est de Wheatland, le long de la Bear River, est dévasté par une crue et des coulées de boue. Quelques mois plus tard, le domaine, vaste de 175 hectares<sup>18</sup>, est finalement vendu aux enchères<sup>19</sup>... qui atteignent péniblement le montant de 500 \$. Le pont enjambant la Bear River est compris dans le prix de vente.

Ruiné, Claude Chana se retire alors à Wheatland, où il meurt quelques années plus tard, à l'âge de 70 ans, « in needy circumstances » rapporte la presse (pauvre, faut-il évidemment comprendre). Il est inhumé dans le cimetière local. Sur la stèle, au-dessus de son nom et de son prénom, difficilement lisibles, figure le mot « PIONEER ». On ne lui connaît pas de descendance. Un siècle plus tard, en 1975, un dentiste d'Auburn décide donc de lui rendre hommage de la façon que l'on sait. En juillet 2020 paraît dans le journal *Le Monde*, sous la plume de Corine Lesnes, une série de six articles réunis sous le titre « La Californie, une histoire française ».

Le premier de ces articles s'intitule : « *Claude Chana, pionnier inconnu de la Ruée vers l'or* ». Inconnu ? Convenons qu'il l'est désormais un peu moins !



Tombe de Claude Chana  
Wheatland (Californie)

PHILIPPE CENDRON

### Bibliographie

- \* Marijke Roux-Westers, *Villes fantômes de l'Ouest américain : leur vie, leur mort, leur survie*, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2006 (ISBN 2-86272-395-9).
- \* William Henry Chamberlain, *History of Yuba County, Oakland, California, 1879*.



Le périple de Claude Chana aux États-Unis

<sup>15</sup> Malcom J. Rohrbough, *Rush to Gold. The French and the California Gold Rush, 1848-1854*, Yale University Press, Londres, 2013.

<sup>16</sup> San Bernardino Sun, 22 février 1931.

<sup>17</sup> Placer Herald, 1er octobre 1870.

<sup>18</sup> Sacramento Daily Union, 25 septembre 1875.

<sup>19</sup> Sacramento Daily Union, 17 septembre 1875.

## GEORGES BRASSENS (1921 -1981)

« Georges Brassens, poète français, né à Sète en 1921. » Ainsi parlait René Fallet dans les années 50. L'Académie française lui décerna son grand prix de poésie en 1967.

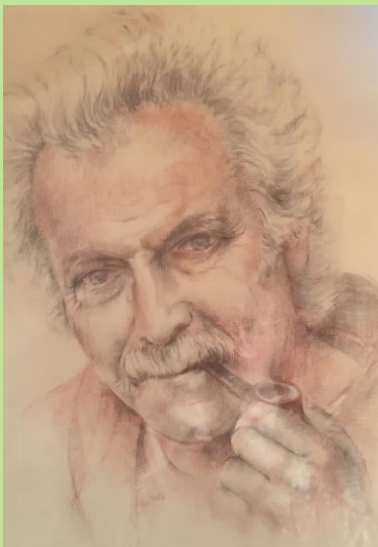
Mort le 30 octobre 1981, à soixante-ans, il a été salué dans toute la presse. Le Parisien libéré titrait « Il est mort le poète... » et poursuivait : « Il y a maintenant une chaise irrémédiablement vide chez Jeanne, une pipe éteinte sur la table de l'Auberge du Bon Dieu et une guitare à jamais silencieuse. Le petit frère de Villon s'est fait tout petit pour partir au bout de son petit bonhomme de chemin. »

Tout a été dit et écrit sur Brassens, né à Sète. En 1981, vingt millions d'albums avaient été vendus. Il laisse derrière lui, sur trois accords, une brassée de refrains qui traînent dans toutes les mémoires. Le Figaro de l'époque, sous la plume de Thierry Maulnier disait : « En un temps où la poésie s'enferme trop souvent dans l'hermétisme et dédaigne ... la communication avec le grand public... Brassens ce doux anarchiste, était un de ceux qui avaient retrouvé la voie véritable... celle de nos chanteurs musiciens, du temps des trouvères et de Rutebeuf... Brassens c'était l'accord un peu magique d'un visage, d'un regard, d'une voix, d'une sensibilité et d'un langage ? Accord inimitable et irremplaçable. »

La mort qui l'a emporté trop tôt était un personnage familier de l'univers de l'auteur-interprète. Il l'avait, maintes fois, décrite avec simplicité. La mort des autres le troublait beaucoup et il décida de l'ignorer. Empruntons à Claude Fléouter, un des meilleurs spécialistes de la chanson, la conclusion de l'hommage rendu à Brassens, dans *Le Monde* du 1<sup>er</sup>/2 novembre 1981 : « Il nous reste à jouer la même conspiration du silence. Et de poursuivre notre propre route avec les personnages intemporels de Brassens, des personnages qui lui ressemblaient et qui, à côté des jurons tonitruants, ont une grande pudeur et une vive humanité. »

LUCIEN BÉATRIX Académicien titulaire

### Les copains d'abord



*Le portrait de Brassens est dû à Gisèle Vuauillet*

Non, ce n'était pas le radeau  
De la Méduse, ce bateau,  
Qu'on se le dis' au fond des  
ports,  
Dis' au fond des ports,  
Il naviguait en père Peinard,  
Sur la grand-mare des canards,  
Et s'app'lait les Copains d'abord,  
Les Copains d'abord.

Ses « fluctuat nec mergitur »

C'était pas d' la littérature',  
N'en déplaise aux jeteurs de sort,  
Aux jeteurs de sort,  
Son capitaine et ses mat'lots  
N'étaient pas des enfants  
d'saluds,  
Mais des amis franco de port,  
Des copains d'abord.

C'étaient pas des amis de lux',  
Des petits Castor et Pollux,  
Des gens de Sodome et Gomorrh',  
Sodome et Gomorrh',  
C'étaient pas des amis choisis  
Par Montaigne et la Boétie,  
Sur le ventre ils se taping fort,  
Les copains d'abord.  
C'étaient pas des anges non plus,  
L'Évangile, ils l'avaient pas lu,  
Mais ils s'aimaient toutes voiles  
dehors,  
Toutes voiles dehors,  
Jean, Pierre, Paul et compagnie,  
C'était leur seule litanie,  
Leur Credo leur Confiteur,  
Aux copains d'abord.

Au moindre coup de Trafalgar,  
C'est l'amitié qui prenait l' quart,  
C'est elle qui leur montrait le

nord,  
Leur montrait le nord,  
Et quand ils étaient en détress',  
Qu' leurs bras lançaient des  
S.O.S.,  
On aurait dit des sémaphores,  
Les copains d'abord.

Au rendez-vous des bons co-  
pains  
Y' avait pas souvent de lapins,  
Quand l'un d'entre eux man-  
quait à bord,  
C'est qu'il était mort.  
Oui, mais jamais, au grand  
jamais,  
Son trou dans l'eau n' se refer-  
mait,  
Cent après, coquin de sort !  
Il manquait encore.

Des bateaux, j'en ai pris beau-  
coup,  
Mais le seul qui' ait tenu le coup,  
Qui n'ait jamais viré de bord,  
Mais viré de bord,  
Naviguait en père peinard  
Sur la grand-mare des canards  
Et s'app'lait les Copains d'abord,  
Les Copains d'abord.

## POUR EN FINIR AVEC LES COMMÉMORATIONS DE 2021 !

On a beaucoup écrit et parlé sur La Fontaine cette année, beaucoup moins sur trois autres auteurs français au moins aussi importants : Charles Baudelaire et Gustave Flaubert, nés en 1821, ainsi que Frédéric Dard, né en 1921.

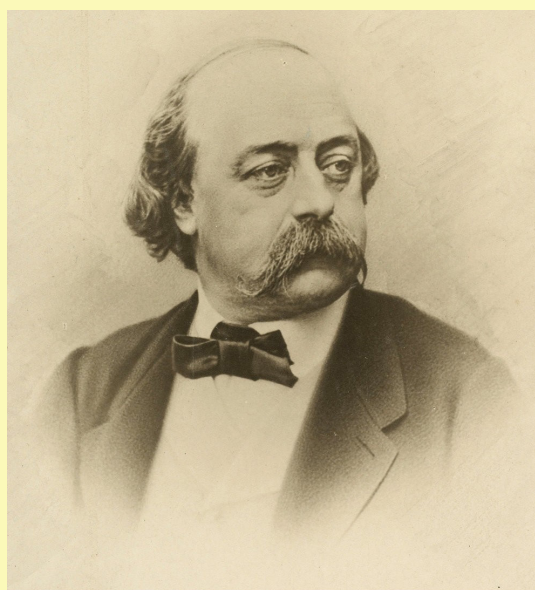


Nous n'avons pas l'intention de disséquer Emma Bovary ou de philosopher sur les « Correspondances », nous laissons ce travail aux exégètes, qui allongeront la pléthorique bibliographie critique de ces auteurs car, depuis 1857, beaucoup de spécialistes se sont penchés sur ces sujets ! Pour Frédéric Dard, la bibliographie est probablement moins importante, mais comme Baudelaire ou Flaubert, il n'a pas besoin d'une

critique de plus pour asseoir sa notoriété. Baudelaire et Flaubert, au même titre que La Fontaine, sont des géants de la littérature mondiale. Il suffit de les lire pour que leur génie saute immédiatement aux yeux. Frédéric Dard, dans le genre qu'il a illustré, est aussi le meilleur et continue à ravir bon nombre de lecteurs, même ceux de moins de 20 ans qui n'ont pas pu connaître le personnage, le premier héros de ses œuvres, l'amoureux du style de L. F. Céline, dont la truculence a ravi ses contemporains.

Frédéric Dard a bien connu la région lyonnaise, puisqu'il y est né et y a vécu assez longtemps. Il a souvent écrit sur le Beaujolais dans ses romans, mais si l'on veut unir dans un même hommage ces trois auteurs, nous préférons les associer dans la description de Lyon, ville que tous trois ont fréquentée plus ou moins longtemps : Baudelaire y a habité de 1831 à 1835, Flaubert n'a fait que la traverser dans ses voyages, notamment son voyage en Italie et en Suisse, et Frédéric Dard y a vécu de 1929 à 1949.

Chacun d'eux a écrit sur cette ville, mais dans des œuvres qui



Gustave Flaubert

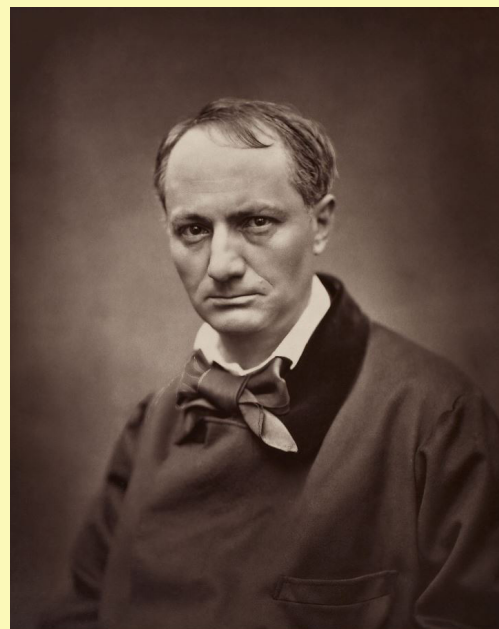
ne sont pas les plus lues, notamment pour Baudelaire et Flaubert. Un court passage de chacun d'eux permettra de voir Lyon selon des points de vue différents, par le regard du Normand, du Parisien et du Lyonnais.

Dans son récit de voyage (avril 1845), la première notation concernant Lyon est « pluie ». Le ton est donné. Après quelques remarques sur le musée et ses œuvres, il poursuit :

« Lyon : ville noire, pluvieuse, sale ; vie renfermée et peu extérieure, grandes maisons hautes. - (...) - Le Rhône bouillonne et court d'une façon effrénée ; c'est là le fleuve d'Annibal et de Marius, il a quelque chose d'antique et de barbare ».

Puis vient Fourvière, sa chapelle, ses ex-voto, ses décorations qui « respirent un paganisme dont je ne m'étais pas douté ; on sent qu'il n'a pas abandonné les races méridionales (ici il a remonté le Rhône) et qu'il sort du sol même par des émanations mystérieuses. L'observatoire. Descente par des escaliers. - Chic triste des maisons. - De temps à autre le bruit d'un métier de tisserand, dont la navette claquait. - En allant nous avons vu M. de Bonald marchant sur sa terrasse, tout en rouge, grand, maigre, l'allure raide et campée. »

Le Normand est habitué à la pluie, mais ce n'est pas la même, la pluie lancinante lyonnaise n'a rien à voir avec les caprices d'un ciel océanique. Il est frappé par le côté sauvage du Rhône, l'aspect primitif, païen, des signes religieux, le côté méridional de ses habitants et de leurs mœurs, qui contrastent avec les descendants des Vikings qu'il côtoie à Rouen. La France du sud lui est inconnue et seuls les souvenirs de ses lectures latines peuvent le rapprocher de quelque chose de familier. Il souligne toutefois le « chic » des maisons, mais il est triste dans cet univers sombre, sale, où les hommes semblent contaminés par le climat. Tout est austère. Les habitants se cachent, on ne suppose leur présence que par le bruit des métiers, ce qui rappelle que Lyon est d'abord une ville industrielle et industrielle. La seule note de couleur est l'apparition du cardinal, tout en rouge, mais aussi austère que ce qui l'entoure : lui, le méridional, il est né à Millau, s'est fondu dans le décor et a pris les habitudes locales. Baudelaire habitera Lyon entre 10 et 15 ans et n'y sera pas heureux : sa mère s'est remariée et son beau-père lui vole une partie de l'amour qu'elle lui vouait ; de plus, ce beau-père, militaire rigide, s'opposait à sa vocation poétique. C'est dans son œuvre de critique d'art, dans le Salon de 1846, qu'il s'intéresse au peintre lyonnais Janmot, dont il dit, à propos du Christ portant sa croix : « On devine trop, en regardant ce tableau cru et luisant, que M. Janmot est de Lyon. En effet, c'est bien là la peinture qui convient à cette ville de comptoirs, ville bigote et méticuleuse, où tout, jusqu'à la religion, doit avoir la netteté calligraphique d'un registre. »



Gustave Flaubert



Frédéric Dard en 1992,  
photo Erling Mandelmann

Ailleurs, dans l'Art philosophique, de 1859, il écrit : « Lyon est une ville philosophique. Il y a une philosophie lyonnaise, une école de poésie lyonnaise, une école de peinture lyonnaise, et enfin une école de peinture philosophique lyonnaise.

*Ville singulière, bigote et marchande, catholique et protestante, pleine de brumes et de charbon, les idées s'y débrouillent difficilement. Tout ce qui vient de Lyon est minutieux, lentement élaboré et craintif (...). On dirait que les cerveaux y sont enchifrenés. »*

Il poursuit en montrant que les travaux de Chenavard correspondent exactement à cette atmosphère lyonnaise.

Il n'y a pas grande différence entre la vision de Lyon par Flaubert et par Baudelaire. Ce que Flaubert a compris de l'extérieur, par la simple observation visuelle du monde qui l'entoure à l'occasion d'une brève étape, Baudelaire l'a analysé de l'intérieur, par l'observation des œuvres picturales de Janmot ou Chenavard : la noirceur des rues et des maisons, la brume qui enveloppe la ville, la religiosité que Flaubert appelle « paganisme » et Baudelaire « bigoterie », les fumées de l'industrie et la frénésie industrielle des habitants finissent par embrumer les cerveaux comme le brouillard lyonnais embrume la ville. Descriptions concordantes qui donnent de Lyon un tableau plutôt triste.

Frédéric Dard, meilleur connaisseur de la ville, peut-il racheter cette

vision pessimiste, démoralisante ? Il décrit la ville dans un petit recueil de souvenirs publié en 1946, intitulé *Le Cirque Grancher*. Le sous-titre : *Souvenirs d'une jeunesse lyonnaise ou la genèse d'un écrivain* montre que la ville n'est pas le sujet essentiel du propos, mais y tient une place importante, puisque F. Dard y a passé ses années de formation et ses débuts dans la vie. L'auteur montre surtout l'importance de Marcel-E. Grancher dans sa carrière naissante et s'intéresse à quelques quartiers qui ont marqué sa jeunesse. Deux passages résument la vision de Lyon par F. Dard : « *Lyon est une ville aqueuse, distinguée et sale, d'une saleté austère de vieille robe de chambre. Des générations de pisse-froid, d'amoureux en chemise de nuit, de videurs de burettes, de ladres, de prudents, de pieds-sales, ont donné à cette magnifique cité cette patine triste et grise. Comme Lyon y a gagné en pittoresque, nous remercions sincèrement ces gens, ces furtifs, ces types à col dur, ces bilieux.* »

Plus loin, il évoque le départ, à la fin de la guerre, des journalistes parisiens réfugiés et parle de leurs confrères lyonnais qui sont à l'image de la ville : « *Les journalistes de notre ville sont pour la plupart des gens braves et timorés qui boivent moins encore que nos 'soyeux'.*

*Voilà sans doute pourquoi leur prose est incolore : trop d'eau dans l'encre de leur stylo.*

*Tant pis...*

*Tant pis, car Lyon, capitale du ventre, aurait grand besoin d'être servie par ceux qui occupent une tribune quelconque.*

*Le visiteur de marque débarquant à Perrache devrait se voir accueilli par des gaillards pétulants et francs buveurs – et non par des têtes en grain de courge, furtifs et jaunes de teint.* »

Si l'on trouve ici les mêmes mots évoquant l'eau, la saleté, l'austérité et la laderie, la tristesse et la bigoterie, contrairement à Baudelaire ou Flaubert, Dard trouve quelques qualités à Lyon et à ses habitants. Si le bourgeois lyonnais est totalement dénué de fantaisie, il a donné à sa ville, bien malgré lui, un « pittoresque » qui en fait le charme aux yeux de l'observateur.

Dard connaît Lyon. Il a, comme Baudelaire à Paris, choqué le bourgeois et raillé le conformisme sous toutes ses formes. Flaubert, l'auteur du Dictionnaire des idées reçues et le créateur d'Homais, de Bouvard et de Pécuchet, n'a cessé de fustiger dans ses œuvres la stupidité des bourgeois imbéciles qui l'entourent, le méprisent et se permettent même de le juger car, comme Baudelaire, ils l'ont traîné au tribunal pour son œuvre majeure.

Si Frédéric Dard est plus indulgent à l'égard de Lyon, c'est parce que c'est sa ville, mais aussi parce qu'il est un bon vivant, même si parfois des accès de mélancolie obscurcissent sa bonne humeur, et qu'il se souvient de son illustre ancêtre, qui a relevé la réputation de cette ville de commerce : Rabelais. Le XVI<sup>e</sup> siècle est sans doute le « siècle littéraire » de Lyon (imprimerie et école lyonnaise de poésie). Il faudra attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que Lyon, malgré le commerce et l'industrie, crée une université. (Les universités apparaissent le plus souvent dans les villes importantes au XIII<sup>e</sup> siècle. Il faudra attendre 1835 à Lyon.). C'est sans doute ce qui explique le caractère particulier de cette ville prestigieuse, ancienne capitale des Gaules, qui reste l'une des plus belles de France et dont la réputation actuelle n'a plus rien à voir avec celle du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quel sort cette ville a-t-elle réservé aux gloires de la littérature que nous célébrons cette année ?

- La Fontaine est le nom d'une école primaire de la Croix-Rousse ;
- Baudelaire a donné son nom, presque in extremis, à une (petite) rue du nouveau quartier Confluence ;
- Flaubert est totalement inconnu. Il faut aller à Décines-Charpieu ou à Vaux-en-Velin pour trouver une rue à son nom ;
- Frédéric Dard vient récemment de donner son nom à un square de la Croix-Rousse, près du Gros-Caillou et de la rue Callas où il a habité, après son mariage, de 1944 à 1949.

La littérature a, semble-t-il, encore bien du mal à trouver sa place à Lyon !

CLAUDE MICHEL Académicien titulaire

